

Peffonds, le 17 octobre 1909.

4830



Madame et cher ami,

Comme ma semaine s'est
passée en correspondances avec S. B., j'avais
reçu d'abord deux demi-pages imprimées
contenant son article sur ma Religion d'Israël,
L'article était fort convenable, sauf à la fin,
où l'auteur semblait tout à fait couronné de ne
pas laisser dans mon livre un index alphabétique
des matières. Il manquait à la communication
imprimée une note restée chez Lécuyer, avec le bas
de la page, et dont S. B. lui-même m'a donné
plus tard le contenu.

J'écris donc un mot de remerciement,
et j'ajoute que je me suis épargné le pédantisme
d'un index alphabétique dans un petit livre
qui n'est pas destiné aux grands savants, mais à
un public plus large, insouciant de ces minuties.
Je dis aussi ^{à P.R.} mon étonnement de ~~de~~^{voir} des déclarations
privées sur l'inamissibilité du Sauerbrey et
sur le manque de citations dans mon livre. Alors
il m'envoie la note que je n'avais pas, et où
il a écrit en toutes lettres que l'on pourrait
s'imaginer, à me lire, que j'ai trouvé tout seul
ce qui est raconté dans mon volume, Cela.

0881
m'a paru un peu violent, attendu que
je m'explique la-dessus en termes exprès, à la
fin de ma préface, renvoyant le lecteur aux lignes
que j'ai consultés et dont je donne la liste. Je
lui ai déclaré que sa note ne méritait pas de
réponse, et qu'il me cherchait une mauvaise
querelle. Il ne s'en pas démonté pour si peu.
Il m'objecte que j'ai cité un auteur, et que je
n'en ai pas cité d'autres plus méritants, en Allemagne.
Je lui réponds sur cet point. Il fait condamnation
sur les Allemands, et me reproche l'omission des
Anglais. Je finis par lui dire pourquoi je n'ai
cité ni les Anglais en question, ni lui-même. Je
craignais, en effet, qu'il m'aurait ^{plus} aisément pardonné
l'omission des autres, si j'avais parlé de lui.

Comme il était revenu à m'appeler
M. l'abbé, après m'avoir donné, ces derniers
temps, du M. le Professeur, je lui ai expliqué
très nettement ma situation, disant que je
n'avais pas du tout l'intention, — aux vœux, —
d'être catholique et prêtre malgré le Pape, et
que je restais au P. X m'avait mis, hors de
l'Eglise. Et pour en finir avec son abbé, je
lui dis que M. Hard, mon premier ennemi,
mort en 1893, supérieur général de la Société
de Saint-Pulpière, n'appellait jamais abbé un
simple ecclésiastique. Quand on nommait

devant lui un séminariste ou un prêtre : l'abbé X, il demandait aussitôt : De quelle abbaye ? J'observai à S. R. que M. Tard était sur ce point dans la bonne tradition française, et que je n'étais titulaire d'aucune abbaye, ni capable de le devenir.

Pete remarque à Paris l'impressionner plus que tout le reste. Par il a même tombé avec un beau sang froid tout ce que mes lettres pouvaient contenir de désagréable pour lui. Mais cet article, lui s'en fait qu'il n'ait parlé de sa douleur. Nous vous demandez Languevi. Vainc ce qu'il m'en a dit, et vous jugerez si c'est la vraie raison. Il m'a répondu qu'on ne devait pas abandonner une qualité, quand on la possède, — cela est déjà réjouissant, — et que je me mettais vis-à-vis de moi-même dans l'attitude du gal Mercier appelant Piquart Monsieur au Gracès de Rennes, — Des gens. vous de celle-là ? N'est-ce pas une riche plaisanterie ? — Il a une qualité et qualité. Mais je commençais à trouver que c'était temps perdu de discuter avec un homme qui n'a jamais tort, et je lui remontrai tout simplement que je ne suis pas dans le cas d'un officier en disponibilité ; que ce n'est point par une soumission illogique à la condamnation romaine que je ne prétends pas ~~retenir~~ la qualité de prêtre, mais parce que ma place n'est pas dans le catholicisme tel qu'il est et tel qu'il restera, enfin que l'on

1884

n'us pas ministre d'une Eglise malgré elle, ni malgré toi,

S. R. n'a pas relevé ce que je lui avais dit d'abord à ce propos, sur les gens qui me faisaient une grande place dans l'histoire de l'Eglise à part de soutenir qu'un homme qui appartient tellement à l'histoire des religions n'était pas désigné pour l'enseigner. Ça doit être le vrai motif de son mécontentement. Il n'a pas encore déjeuné ma nomination, et il aurait continué à me décerner les plus grands éloges si j'avais bien voulu passer en chef du modernisme catholique, menant directement campagne contre le catholicisme officiel, au lieu de venir au Collège de France en passant indépendant. Mais je n'ai jamais fait profession de réformateur; j'ai fait pour l'Eglise ce que j'ai pu, tant que je lui ai appartenu; elle m'a remercié un peu vivement de mes services, et je ne lui dois plus rien. Personne ne fait l'Eglise plus profondément que S. R. Par conséquent, ce n'est point par amour pour elle qu'il voudrait me voir prétendre, malgré elle, à la qualité de prêtre catholique. C'est parce que je le gêne sur le terrain scientifique, et que je gênerais l'Eglise en restant sur le terrain religieux.

Voilà une bien longue lettre. Mais je pense que cette histoire vous amusera un peu. Je ne vous ai pas encore tout raconté.

J'ai fait faire deux bibliothèques fermées pour mon cabinet de travail, où il n'y a pas de grand mur pour des rayons. Mais il reste une chambre où j'ai l'intention d'en mettre, parce qu'elle a une paroi libre. Celles de mon cabinet de travail sont toutes copiées de parles, énumérées, finies.

Affectueux respects,

A. Lamy

P. S. Briand a magnifiquement parlé; mais sera-t-il suivi?